

Dimanche 26 mars

## Philippiens 1,15-21

**Sophie Reymond**

Parmi toutes ses lettres, l'épître aux Philippiens est l'une où l'Apôtre se montre le plus personnel, où l'on approche au plus près de son expérience du Christ, de la façon dont il en vit, ce qu'il signifie pour lui, existentiellement. Parfois appelée « l'épître de *la joie* », tant la joie y est un thème récurrent, c'est une lettre de *captivité*. Par ailleurs, il affectionne particulièrement cette communauté de Philippes qui l'a beaucoup soutenu au cours de son ministère.

Pour mieux saisir le thème de ce passage, il vaut mieux commencer par les v. 12-14 : « je veux que vous le sachiez, frères, ce qui m'est arrivé - l'emprisonnement - a plutôt contribué au progrès de l'Évangile. Dans tout le prétoire, en effet, et partout ailleurs, il est maintenant bien connu que je suis en captivité pour Christ, et la plupart des frères, encouragés dans le Seigneur par ma captivité, redoublent d'audace pour annoncer sans peur la Parole ».

Voilà la seule préoccupation, *le seul objectif de Paul en captivité* : constater le progrès de l'Évangile et la diffusion de la Parole. Non pas d'ailleurs d'abord pour lui, mais à l'intention de ses destinataires, pour les reconforter à travers sa façon de supporter la captivité. Et ce progrès repose sur un paradoxe essentiel : c'est dans les « chaînes » qu'il se réalise : c'est dire qu'il ne consiste pas dans la défense de la cause personnelle de Paul (du reste incertain de son sort), mais bien dans celle de l'Évangile qui poursuit sa route. A la fin de cette unité (au v.26) où Paul résout son dilemme, l'on voit bien encore que c'est la cause communautaire de l'Évangile qui prime sur son désir personnel (par ailleurs légitime).

Ce progrès se mesure ici de deux manières, l'une externe à la communauté chrétienne, l'autre interne. *Premièrement*, la cause de son emprisonnement est connue comme étant celle du « Christ » : voilà l'important, la parole délivrée par l'emprisonnement, le sens qui lui est reconnu, et de l'extérieur (« dans tout le prétoire » : donc en dehors de la communauté chrétienne). *Deuxièmement* : la diffusion accrue de l'Évangile de la part des frères qui apparaissent ainsi autant assurés en Christ que Paul.

Puis Paul fait une sorte de parenthèse dans les v. 15-17 (18) : « Certains, il est vrai, le font par envie et par rivalité...et je continuerai à m'en réjouir ». « Mais qu'importe (les intentions)? » montre bien que Paul vise, non pas à juger des intentions mais à mettre en valeur l'annonce effective de l'Évangile : « Christ est annoncé » (le témoignage, ce qui était aussi l'effet de son propre emprisonnement) : en cela réside la joie de Paul.

Encore une fois, mais d'une autre façon, il ne pense en définitive qu'à l'Évangile, tout en notant lucidement que *cet Évangile peut se faire entendre par des voix ambiguës*. Les circonstances dramatiques dans lesquelles l'Apôtre se trouve agissent comme des révélateurs des intentions secrètes, Paul en a bien conscience et ne le cache pas, sans pour autant se faire juge de telles ambiguïtés, sinon pour en dégager l'aspect positif (reconnaissons cependant que dans d'autres lettres Paul ne se montre pas aussi, disons, ouvert...).

Une juste annonce est donc une annonce « audacieuse » ou « sans peur », avec « une intention bonne », « par amour », « dans la vérité », en somme, une annonce spirituellement accordée à son objet, le Christ lui-même. Que les rivalités soient d'ordre personnel, ministériel ou doctrinal, il reste que, de ce point de vue aussi, l'Évangile affirme sa puissance dans un contexte de faiblesse, que celle-ci soit extérieure ou intérieure.

Les conditions difficiles n'ont fait que produire l'effet inverse à celui que pouvaient en attendre les autorités judiciaires, ou les adversaires (autres prédicateurs internes à la communauté ou philosophes extérieurs). Les rivalités n'atteignent pas leur but supposé, l'accablement de Paul. Celui-ci s'efface complètement devant le « progrès » de l'Évangile. Ni l'emprisonnement de Paul ni les rivalités n'ont affaibli la diffusion de l'Évangile, et sa puissance se donne à entendre même au travers des ambiguïtés : question d'écoute à la Parole elle-même, à l'Esprit qui parle en elle : « ...vous l'avez accueillie, non comme une parole d'homme, mais comme ce qu'elle est réellement, la parole de Dieu, qui est aussi à l'œuvre en vous, les croyants » (1 Th 2,13b ; cf. aussi 1 Th 1,5). *Voilà de quoi méditer sur le langage, sa fonction, son irréductible ambivalence, sur le lien entre la Parole et les mots pour la dire, entre les mots et la vie en Christ.*

Et c'est encore tendu vers le Christ que, dans un troisième temps (v. 19-21), Paul regarde encore en lui-même et à son avenir : « mon assurance restant totale, maintenant comme toujours, Christ sera exalté dans mon corps, soit par ma vie soit par ma mort. Car pour moi, vivre, c'est Christ, et mourir m'est un gain ».

L'« exaltation » du Christ en lui : voilà encore une fois ce qui importe à Paul, comme une forme de « progrès ». « Par ma vie, par ma mort » : espéré quel que soit son sort, le « salut » prend une dimension eschatologique, il ne vise pas sa libération de prison. Il n'est pas vécu selon une espérance détachée du monde présent, mais à partir d'une « assurance totale » éprouvée ici et maintenant, et singulièrement en captivité. Vivre, c'est Christ : c'est le présent intemporel de Paul, tendu entre l'actuel de sa vie en Christ et l'attente de la plénitude (ce que traduira son dilemme).

L'« exaltation » : c'est-à-dire, vraisemblablement ici et de manière spécifique et concrète, le fait de ne pas « rougir de honte » en se réclamant de l'Évangile, déjà en tant que cause de son emprisonnement, mais aussi lors de son futur procès : elle se traduira par la parole libre d'un homme enchaîné. Pour Paul, cette liberté et cette 'fierté' ont un nom, celui du Christ (dans ce passage, 'Évangile' et 'Christ' se confondent). « Vivre, c'est Christ » : formule étrange, un verbe pour dire un nom, un nom pour dire la vie réelle et concrète. Vivre pour Paul, c'est être en communion avec le Christ, le Ressuscité et le Crucifié. Et si « mourir m'est un gain », c'est en raison de son espérance d'une pleine union avec le Christ.

Il se dégage de cela un regard sur les choses et les gens, une mise à distance spirituelle par rapport à soi-même. On peut en parler aussi comme d'une indifférence, un détachement, un dessaisissement de l'égo, un décentrement. On peut tout aussi bien parler d'une confiance, d'un attachement au Christ qui donne à vivre toute chose en relation avec Lui (à commencer pour Paul par ce dont il vient de parler). Ne sentons-nous pas là comme un fort parfum de Béatitude ? De même que la captivité a permis une diffusion de la Parole, de même Paul constate en sa propre vie cet affermissement intérieur de l'Évangile, au point que celui-ci prend toute la place, qu'il est sa vie même (cf. en parallèle : « je vis, mais ce n'est plus moi, c'est Christ qui vit en moi » Gal 2,20). Est-il utile de souligner davantage, étant donné la vie de l'Apôtre, que cet attachement *ne le détourne en rien du réel*, mais le lui fait affronter de plein fouet... au sens propre et figuré.